

LA
CHEVALERIE

TOME II

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
www.saint-remi.fr



F. MEAULLE. sc.

LEO OLIVIER-MERSON.

FRONTISPICE

La Chevalerie dans le ciel (saint Michel), dans l'histoire (Charlemagne, Godefroi de Bouillon, saint Louis, Jeanne d'Arc), dans la légende (Roland, Olivier, Guillaume Fièrbrace et Renaud de Montauban).

Composition de LUC-OLIVIER MEASON.

LA
CHEVALERIE

PAR

LÉON GAUTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

OUVRAGE AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE A DÉCERNÉ LE GRAND PRIX GOBERT

NOUVELLE ÉDITION À PARTIR DE LA TROISIÈME ÉDITION DE H. WELTER

ACCOMPAGNÉE D'UNE TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES



TOME II

ÉDITIONS SAINT-REMI
- 2016 -



Rosamonde à la fenêtre (p. 434). — Composition d'Édouard Zier.

CHAPITRE XII

LA VIE DOMESTIQUE DU CHEVALIER

La journée d'un baron à la fin du XIII^e siècle.

I. Quatre heures du matin. — L'aurore.
Vue cavalière du château.



Nous sommes en juillet, et il est quatre heures du matin. Dans une sorte de brouillard à moitié lumineux et qu'aspirent lentement les premiers rayons du soleil, nous apercevons là-bas, tout là-bas, le château du Plessis où nous entrerons tout à l'heure. Masse confuse où l'œil ne discerne rien et qui nous étonne seulement par sa grandeur. C'est imposant et vague.

Les poètes ont toujours aimé le matin, et c'est un devoir auquel n'ont point failli, pour leur part, les contemporains de Philippe Auguste ou de saint Louis¹ : Voici le soleil, *que Dex fait bel le-*

¹ La formule la plus usitée est celle-ci : *L'aube creve*; et on la trouve dans tous nos poèmes : *Li aube creve* et *li jors esclarcit* (*Garins li Loherains*, I, p. 219). Ce fu par un matin

ver¹ ; voici le soleil, *qui abat la rosée*². » Ce spectacle charmant de la rosée matinale n'était pas sans émouvoir nos chevaliers eux-mêmes, et plus d'un se plaisait, le matin, à parcourir son verger en fredonnant des vers semblables à ceux de Raoul de Soissons : « Quand je vois mûrir le glaïeul, — Le rosier s'épanouir — Et, sur la belle verdure, — La rosée resplendir, — Alors je soupire³. » — Ils ne soupiraient pas longtemps, n'étant pas rêveurs de leur métier, et préféreraient se réjouir franchement de la longueur des jours : « Salut, disaient-ils, salut à l'été, où les jours sont beaux, longs, « clairs⁴. » C'étaient généralement des « matineux » que nos barons, et ils ne détestaient pas d'entendre, au premier petit jour, la voix de celui que l'auteur de *Renart* appelle Chanteclair : « Li coc menusent, près fu de l'esclairier⁵. » A ce chant, d'ailleurs, ils n'attachaient pas les nobles idées symboliques qui étaient familières aux premiers chrétiens et que l'Église romaine a précieusement conservées dans le trésor de sa liturgie. C'était une race en dehors et toute gaie. Ils s'attardaient volontiers au chant de l'alouette et estimaient que « la rose est belle à regarder⁶ ». Une rose et une alouette, c'était, pour ces primitifs, tout le résumé du gai printemps⁷ et du matin. Mais il faudrait ici, pour mieux faire, nous transporter avec eux dans le voisinage d'un de ces châteaux que nous allons décrire. Alouettes, rossignols, roses et glaïeuls, rien n'y faisait, et ce qui frappait le plus vivement ces soldats, c'étaient les impressions qui leur rappelaient l'idée de la guerre. Au sommet de chaque donjon il y avait un guetteur qui, tout refroidi par sa faction nocturne, s'en dédommageait le matin en saluant l'aurore à coups de cor, de *tabor* ou de *chalemiau*⁸. Quand les touristes de nos jours couchent

que l'aube fu crevée (*Renaus de Montauban*, p. 14, v. 14). Le jeudi matin, ançois l'aube crevée (*les Saisnes*, II, p. 56). Et quant vint au matin que li aube creva (*Doon de Maience*, v. 40105) ; etc., etc. *Crevre* ne signifie pas autre chose que *poindre*. V. le *Glossaire* de Gachet. =¹ *Doon de Maience*, v. 1344. Cf. *Jerusalem* : Li solaus se leva, que Dex fist caut raier (v. 4115), et *Renaus de Montauban* : Li solaus fu moult chaus, Dex le fist clarioier (p. 54, v. 8). =² *Aubri* (éd. P. Tarbé, p. 30) et *les Saisnes* (II, p. 56). =³ Méon, II, p. 45 : Quant voi la glaie meure — Et le rosier espanir — Et seur la bele verdure — La rousée resplendir, — Lors souspir. =⁴ En esté quant li jour sont bel et lonc et cler (*Bueves de Commarchis*, v. 53. =⁵ *Ogier* (v. 6289). =⁶ [Quant] la rose est florée et bele à esgarder (*Bueves de Commarchis*, v. 54). =⁷ Ce fu à Pentecoste, el' printanz gai (*Girutz de Rossilho*, v. 30). =⁸ Les gaites cornent desor le mur anti (*Garins li Loherruins*, II, p. 158). La gaitte corne de l' chastel de Belin (*Ibid.*, II, p. 417). L'aube esclar-

au haut du Righi, on les éveille avec le cor des Alpes; mais la scène, hélas! se passe en un hôtel confortable et sans poésie. Tout autre était l'effet produit par la *gaité* du château féodal: « Ah! disait le baron, je suis bien gardé et l'ennemi ne me peut surprendre. » Cependant, de toutes les églises et chapelles prochaines, partait la voix joyeuse des cloches qui sonnaient matines¹. A l'élévation de la première messe, ces cloches sonnaient encore et nos châtelains ne les écoutaient jamais sans une foi qui était naïve, sans un respect qui était profond. Il ne conviendrait pas cependant de les faire plus dévots qu'ils n'étaient. Ils assistaient tous les jours à cette messe de l'aurore; mais, quand ils sortaient du lieu saint, ils aspiraient joyeusement l'air frais du matin et, humant le parfum des fleurs nouvelles, s'écriaient avec l'un de nos vieux poètes: « Belle journée, en vérité! *Chevalerie quièrent torneur, — Dame qui aime a plus fraische color*² ». Effet de printemps.

A chacune des Heures de cette « Journée d'un baron », nous voudrions attacher un ou plusieurs récits, tirés de quelqu'un de nos vieux poèmes et qui nous permissent de faire connaître à nos lecteurs le caractère réel de la vie féodale, sans commettre aucun excès de couleur ou de ton... Le frère de Garin le Loherain, Bègue, est assiégé par les Bordelais en son château de Belin, et il arrive que, durant une nuit, les assiégeants, effrayés par l'arrivée imminente d'une armée de secours, lèvent le siège et s'enfuient en hâte vers Bordeaux. Dès le premier rayon du jour, dès le premier chant de l'alouette, le guetteur du château monte à son poste d'observation. Rien, plus rien; l'ennemi a disparu. Avec cette familiarité qui est coutumière à tous les serviteurs de nos chevaliers, le guetteur se précipite alors dans la chambre où repose le duc Bègue avec sa femme, la belle Béatrix. Il secoue rudement l'oreiller, et éveille son maître: « Que veux-tu, bel ami, et quelles nouvelles? — Seigneur, « ils ont *guerpi le siège*. — Sonne le cor, bel ami, *por mes gens esbaudir*. » Aux premiers sons, le château est soudain en émoi,

cit, seignours; — Oiez la gaité et les tabourcours *Foulques de Candie*, cité par Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du Mobilier*, IV, 386). L'aloue chante, si tost com li jors vit; — La gaité corne qui les chalemiaus tint (*Garins li Loherains*, I, p. 219). — ¹ Sonnent matines par trestouz ces monstiers. — Chantent cil clerc moult très haut et moult bien (*Jourdains de Blavies*, v. 667). Quant li prestre leva, et la cloque e-scouterent. — Et li jors apparut, etc. — ² *Département des enfans Aimeri*, Brit. Mus., Harl. 1521, f° 65.

et les bourgeois, comme les chevaliers, se dirigent en hâte vers les courtines : « C'est l'assaut, crient-ils, c'est l'assaut ! » Bègue ne tarde pas à les détromper ; mais il songe qu'il lui faut sur-le-champ poursuivre l'ennemi, et que la poursuite sera rude. Il lace ses chausses, attache à ses talons les éperons d'or, endosse le haubert, revêt le heaume et demande à sa femme de lui ceindre elle-même l'épée Floberge, *la belle au pont d'or fin*. Béatrix ne peut se défendre d'être émue : « Puisse le Dieu, qui fut mis en la « croix, vous défendre aujourd'hui du péril et de la mort. — C'est « fort bien dit », répond le Duc. Et alors, mais alors seulement, il jette sur sa femme un regard attendri. Elle venait d'accoucher de Garin, et était encore toute pâle et frêle : « Dame, dit le baron « avec une voix mal affermie, prenez bien soin de mon enfant ». Elle reste ; il part¹.

Autre scène, qui se passe au premier matin. Il s'agit ici d'une de ces princesses sarrasines qui se passionnent soudain pour un chevalier français et sacrifient à cet amour brutal leur patrie, leur famille, leur foi. C'est ainsi que Rosamonde s'éprend un jour d'Élie de Saint-Gilles ; mais il y a, dans la conversion de cette jeune païenne, je ne sais quoi de primesautier et de sincère. Elle se lève avec le soleil et se met à la fenêtre pour entendre la voix douce des menus oisillons *qui chantent à l'jour*. C'est le merle, c'est le loriot, c'est le rossignol, et ces chants lui remettent en mémoire son amour pour Élie : « Vrai Dieu, s'écrie-t-elle, c'est toi « qui fais croître les arbres, qui leur fais porter feuilles et fleurs, « et le blé nous fais sourdre de la terre en amour. » Puis, elle salue la Vierge et son fils divin, et jette enfin le cri décisif : « La loi « de Mahomet est une loi mauvaise² ; je l'abandonne. » Il est vrai qu'elle impose un peu ses conditions au Dieu qu'elle choisit, et qu'elle le met en demeure de sauver Élie menacé. Mais enfin c'était une jolie figure à regarder, à notre approche du château, que celle de cette belle Rosamonde, penchée à une fenêtre de son palais³ et complétant par sa présence le charme vivement senti d'une matinée de printemps⁴.

¹ *Garins li Loherains*, II, p. 117 et ss. — ² Le texte signifie littéralement : « une loi sans profit ». — ³ *Élie de Saint-Gille*, v. 1365 et ss. — ⁴ Pour corriger ce qu'il peut y avoir de trop enthousiaste dans les pages précédentes, il faut se rappeler la très sage observation

Il ne faudrait rien exagérer, et ce serait étrangement se tromper que d'attribuer à nos chevaliers une intelligence plus profonde, un amour plus vif de la nature. A voir nettement les choses, ils n'aimaient que le printemps et la lumière¹, quelques oiseaux et quelques fleurs. C'est à peu près, d'ailleurs, tout ce qu'on est en droit de demander à des soldats, et ils n'allèrent guère plus loin². Surtout ils ne raffinaient pas, et ne se hasardaient pas dans les profondeurs du symbolisme. Ce qui leur manquait, c'était l'élan, c'était le coup d'ailes, qui emporte à Dieu les âmes éprises de la nature, de toute la nature. Nos barons sont ici fort inférieurs à ce poète incomparable du commencement du XIII^e siècle, qui parcourait les chemins d'Italie en jetant aux hommes et aux arbres ce cantique inspiré : « Loué soyez-vous, mon Dieu, à cause de toutes les créatures et singulièrement pour notre frère le soleil qui nous donne le jour et la lumière, qui est beau, qui est rayonnant d'une grande splendeur et qui vous rend témoignage, ô mon Dieu. — Loué soyez-vous, mon Dieu, pour notre sœur la lune et pour les étoiles

d'un des écrivains de nos jours qui ont le mieux connu le moyen âge : « Il n'y a pas de troubadour qui ne célèbre de son mieux le mois de mai, le retour des fleurs, les doux concerts des oiseaux... Mais, à voir revenir les mêmes images dans le même ordre et les mêmes termes, on reconnaît trop souvent qu'il s'agit moins d'exprimer un sentiment que de satisfaire une convenance littéraire. » (Ozanam, *Œuvres complètes*, t. V, p. 73.) = ¹ Cil Damedex qui... — Del' ciel nos done et lumière et clarté (*Prise d'Orange*, v. 150). = ² Nous allons réunir ci-dessous en quatre chapitres ou, pour mieux parler, en quatre Strophes, les principales formules à l'usage de nos poètes. Ce fu à Pasque, une feste hautor, — Biaus fu li tans, resplandissant le jor (*Département des enfans Aimeri*, Mus. Brit., Harl. 1321, f^o 65). Ce fu el' mois de mai que li caus asoage (*Renaux de Montauban*, p. 21, v. 11). Vez le tans bel et cler, et la douce saison (*les Saisnes*, I, p. 109). En maint lieu resplandissent cler dou soleil li rai (*Bueves de Commarchis*, v. 3). Ce fu à un matin, au cler soleil luisant (*Aye d'Avignon*, v. 2022). * II. Ce fu en mai, c' on va cueillirla flor (*Moniage Renoart*, Bibl. Nat., fr. 1448, f^o 303, v^o). Ce fu en mai, c' novel tens d'esté; — Fueillissent gaut, reverdissent li pré (*Charroi de Nîmes*, v. 14, 15). A Pentecoste que naist la flors an pré (*Raoul de Cambrai*, éd. le Glay, p. 147). Et que arbre florissent, et pré sont vert et gai (*Bueves de Commarchis*, v. 3). Ce fu au tens que raverdissent prés — Que la flors naist, que arbre sont ramés (*Moniage Renoart*, Ars., anc. B. L. F. 185, f^o 180). C'est le temps où la rose se couvre de feuilles et de fleurs (*Girart de Roussillon*, trad. Paul Meyer, § 87, p. 41). Ces douces herbes i flerent moult soef, — Pitre et quanele dont il i a planté (*Prise d'Orange*, v. 250, 251). * III. Ce fu en may que chante la calendre; — Li solaus luist et li oiseillon chantent (*Amis et Amiles*, v. 513, 514). Ce fu un jour de mai, que chascuns oisiaus crie, — Que li rosignaus chante et la merle et la pie. — Et l'aloë s'envoise en l'air à vois serie (*Antioche*, I, p. 57). En ces boscaiges se deduist li mauvis (*Aubert*, éd. Tobler, p. 98, v. 23). Seigneur, ce fu en mai que chante l'aloë, — Que verdoient cil pré et li ans renouvelle; — Li losignox demaine son chant en la ramele, — Et li malvis s'escrie, respont la torterele (*Codefroi de Bouillon*, v. 360-363). Ce fu à unes Pasques que yver se fenist, — Que foillissent cil bois et cil pré flori. — Et chantent

que vous avez formées dans les cieus, claires et belles. — Loué soyez-vous, mon Dieu, pour notre mère la terre qui nous soutient, nous nourrit, et produit les fruits, les fleurs diaprées et les herbes ». J'ai nommé saint François d'Assise, et vous voyez à quelle distance nous sommes de nos chansons de geste. Je pourrais faire un bond de plusieurs siècles, et les comparer encore à cet autre amant de la nature dont on ose à peine écrire le nom après celui de saint François. Jean-Jacques a communiqué à tout son temps et a laissé au nôtre un amour de la nature qui est parfois fiévreux et maladif, mais qui souvent aussi est délicat, profond et vivant. Lisez une page de Lamartine, qui est son élève, et essayez de lire ensuite, si vous le pouvez, les formules où nos poètes des *xii^e* et *xiii^e* siècles ont condensé leur amour, leur monotone amour du mois de mai.

Les bois que nous traversons en ce moment, avant d'arriver au château du Plessis, composaient en réalité le spectacle que nos barons comprenaient et aimaient le mieux. Il faut tout dire : ils y chassaient. On y voyait, en plein jour, courir lourdement les *pors* et les *lés*, légèrement les *cers* et les *bices*. Oh ! les belles chasses, les beaux coups d'arc ! Quand il y a dans le bois

li oisel et mainent grant gain, — Et li roussignolet qui dit : *Oci, oci* (*Aye d'Avignon*, v. 2576-2679). Ce fu en mai que la rose est fleurie. — L'oriot chante et le rossignol crie (*Siège de Narbonne*, Bibl. Nat., fr. 24,369, anc. Lavall. 25, f^o 54); etc., etc. * IV. En le temps de averil e may, quant les préés e les herbes reverdissent, et chescune chose vivaunte recovre vertue, beauté e force, les mountz e les valleys retentissent de douce chauntz des oiseylouns, et les cuers de chescune gent, par la beauté de temps et la sesone, montent en haut et s'enjoyvent; donque deit home remembrer des aventures e pruesses nos anceustres que se penerent pur honur en leauté quere. (*Foulques Fitz Warin, Nouvelles françaises du xiv^e siècle*, publiées par Moland et d'Héricault, p. 15.) Que maintiennent amor bachelier de jovent (*Renaus de Montauban*, p. 12, v. 32). Li tans fu biaux et clers, si com el' tans de mai; — N'i remest quens ne prinche dusc' à l' hore de Doai, — Ne dusc' à Saint Omer, ne dusque à Biaumais, — Qui ne fust à la feste dont tant conté vos ai (*Godfr-i de Bouillon*, v. 9 et ss.), Guillaume d'Orange « à granz fenestres s'est alez acouter. — Il regarda contreval le regné; — Voit l'erbe fresche et les rosiers plantez; — La mauviz ot et le melle chanter. — Lors li remembre de grant joliveté — Que il soloit en France demener (*Prise d'Orange*, v. 48-53). — Etc., etc. — Des quatre Strophes que nous venons de composer artificiellement, la première pourrait s'appeler « la Strophe de la lumière »; la deuxième « la Strophe des fleurs »; la troisième « la Strophe des oiseaux », et la dernière « la Strophe humaine ». — Dès le *xii^e* siècle, d'ailleurs, une certaine mollesse s'était déjà glissée dans cet amour de la nature, et ce n'est pas sans quelque stupéfaction que l'on entend le Bourguignon Aubri adresser aux oiseaux ces plaintes dignes du temps de Watteau : « Oiseil qui chantes, com tu as vois legière... — Mieux doi amer la dame de Rivière, etc. » (éd. Tobler, p. 133, v. 10 et ss.). Mais c'est seulement dans les poèmes de la

vierge une échappée pour la vue, on découvre au loin la grosse tour du château, bien plantée sur son rocher¹ et, plus bas, la nappe d'argent de la rivière. Est-on en pleine forêt et sans aucune issue pour le regard, on s'en console en écoutant les oiseaux jeter leurs cris aigus. Dans le bois haut et cler qui par dessus verdoie, la chaleur est tempérée par l'ombre² : des charbonniers y font leur métier³. Sur la lisière est le chemin ferré, la grande route où passent les petites gens qui vont à leurs affaires et les chevaliers qui courent à leurs aventures. Ceux-ci ont des fleurs à la main, et chantent volontiers quelque chanson nouvelle⁴. Cette nature est fraîche ; cette race est gaie.

Les derniers brouillards se sont évaporés, et nous pouvons enfin contempler le château dans toute la majesté de son ensemble.

Ce qui frappe d'abord la vue, c'est le donjon, l'énorme donjon, qui est juché au haut de la colline sur une motte ou éminence artificielle. Quelle élévation ! Quelle masse ! On dirait qu'il a cent pieds de haut. La silhouette générale est lourde et sans grâce ; mais l'œil n'a pas le loisir de s'arrêter à ces détails, et c'est la seule synthèse de cette forteresse, c'est sa vue cavalière que nous devons saisir.

Or, ce qu'il y a de plus frappant dans la disposition générale du

décadence que l'on écrit, pour ainsi parler, Nature par un grand N. « Nature li donna tel ire et tel fierlé, etc. » (*Doon de Maïence*, v. 2549, etc.) = ¹ Tant qu'il vit le chastel (de Montessor) fermé sur le rocier ; — Les montaignes sunt hautes, parfont sunt li gravier. — Les preries larges, li bos grant et plénier. — Bien i puéent les pors et les léés chacier, — Et les cers et les bices berser et archoier. — D'une part li cort Muese qui moult fait à proissier. — Où on prent les samons, quant on i veut pescier. (*Renaus de Montauban*, p. 57, v. 26-32.) = ² Le bois fu haut et cler, qui dessus verdoia ; — Li oisel chantent cler que le tems le donna ; — La caleur fu moult grant que le soleil raia, — Et li ombre fu grant qui sa caleur temprá. (*Doon de Maïence*, v. 1679-1682.) = ³ Ens en un bos en vient de carboniers. (*Ogier*, v. 5850.) = ⁴ Quand Lohier et sa suite vont en ambassade près le duc Beuves d'Aigremont, ils sont tout joyeux durant la route : « Sonés et chançonetes commencent à chanter ». (*Renaus de Montauban*, p. 12, v. 8.) Quand le roi Yon envoia à Vaucouleurs les quatre fils Aimon : Or, chevaillent li conte à joie et à baldor ; — Chascuns porte en sa main une mult bele flor.... — Aalars et Guichars commencerent un son ; — Gasconois fu li dis et limosins li ton. — Et Richars lor bordone belement par desus. (*Renaus de Montauban*, p. 175, v. 1-7.) Autres exemples de voyageurs joyeux : Issi s'en vont gabant li demaine et li per ; — Moult en rient entr'eus et prenent à parler. — Parmi la grant forest pristrent à cheminer. (*Doon de Maïence*, v. 7455 et ss.) Pour la douchour de la belle saison, — Cantoit li bers Renoars à haut ton. (*Moniage Renoart*, Bibl. de l' Arsenal, anc. B. L. F., 185, p. 175, v.) Ferraus repaire et vait notant un son — Et Amaufrois disoit un lai breton. (*Gaydon*, v. 7778.) Nous pourrions aisément multiplier ces exemples.

château, c'est sa division en deux cours NETTEMENT DISTINCTES, que l'on appelle des *bailles*. L'une d'elles est moins vaste que l'autre, mais combien plus importante! Elle renferme plusieurs corps d'habitation et une chapelle, mais surtout le donjon, avec son fossé (car il a un fossé pour lui tout seul) et avec cette forte muraille qui le serre de près, cette « chemise » en pierre qui l'habille et le protège. L'autre *baille*, qui a parfois plusieurs hectares de superficie, offre l'aspect et l'animation d'une petite ville. Quelque église la domine, et fait penser à Dieu ; quelque ruisseau coule au milieu, et l'égaie. Mais regardez bien, regardez encore nos deux *bailles*, et retenez-en le plan naïf : C'EST TOUT LE CHATEAU.

Ces deux cours sont séparées l'une de l'autre par un mur crénelé où l'on a percé une poterne et une porte. Nous y viendrons frapper tout à l'heure.

Chacune des deux *bailles* est enveloppée de murs puissants et de tourelles, qui sont généralement plates au dedans, rondes au dehors. Celles de la haute cour, et qui avoisinent le donjon, sont plus fortes que les autres : car le donjon, comme nous le verrons bientôt, est la suprême espérance des assiégés, et il faut avant tout songer à le défendre.

Devant ces murs qui forment l'enceinte générale de tout le château, s'étend un chemin où se font, en temps de siège, les rondes de jour ou de nuit. Ce chemin, ce sont les *lices*.

Devant les lices, on a fiché en terre de gros pieux qui forment comme un mur de bois, comme un second mur. Certes il est plus bas, il est moins solide que les courtines en maçonnerie ; mais malgré tout c'est un obstacle avec lequel il faut compter. Cette palissade s'appelle en latin *murale barrum* et en français « les *barres*. » Entre les murailles de pierre et les barres, les lices forment une véritable promenade. Vous les voyez d'ici.

Au pied des *barres*, la plupart des châteaux sont encore défendus par un fossé qui est particulièrement destiné à rendre le travail des mineurs impossible. Notre château en est muni, et, comme vous le voyez, le seigneur du Plessis ne s'est rien refusé.

Mais enfin, comment pénètre-t-on dans cette vaste enceinte for-

tifiée? Eh! vous voyez là-bas ces deux tours jumelles entre lesquelles règne un couloir formidablement défendu et fermé. Cette porte donne accès sur la campagne d'une part; de l'autre dans la basse-cour. Devant elle coule le fossé, profond et large.

Si large et si profond qu'il soit, j'estime que notre seigneur ne dormirait pas tranquille si la première porte de son château n'était pas mieux défendue. Donc, sur le fossé, on jette un pont mobile qu'avec un jeu de chaînes l'on abaisse ou relève à volonté. Vienne l'assaillant ou seulement son ombre, on le remontera soudain, et l'ennemi devra se jeter à l'eau.

Est-ce tout? Non.

Devant la porte et devant le pont, de l'autre côté du fossé, on a construit, en poutres et en planches, une tour carrée qui est bien loin d'avoir l'élévation des défenses en pierre. Vous apercevez aisément, là, tout près de vous, cet ouvrage avancé avec ses meurtrières et sa couleur de bois noirci par la pluie. C'est la « barbacane », où l'on pénètre par cette petite porte latérale, qui est si bien dissimulée et masquée sur le flanc droit. Il n'y a plus aujourd'hui de bon château sans barbacane, et dès la fin du *xii*^e siècle, on en construit en pierre. C'est toujours par le bois que l'on commence, et par la pierre que l'on finit.

Au bas du coteau est la rivière : elle complète la défense. Comme elle est navigable, on y voit passer les gros *chalands* et on y entend les chants des marins. Le paysage était sévère : elle l'anime.

Le château, voilà le château.

II. Cinq heures du matin. — Les dehors du château.

Ce n'est pas en 1180 ou en 1200 que nous allons, par hypothèse, visiter le château que nous venons de décrire d'une façon si sommaire et à si larges traits de pinceau. Certes, nous y serions bien reçus par le châtelain, et il nous répéterait ces bonnes paroles que Renaud disait cordialement à Ogier et à Turpin, quand il eut l'heur de les recevoir en son château de Montauban :

« Soyez les bienvenus dans ma fert^é. *Cist chastiaus est tos vestres, se prendre le volés*¹. »

L'hypothèse est séduisante, mais il en est une autre qui est plus scientifique et vaut mieux : c'est de supposer que notre château ait subsisté dans un parfait état de conservation, et que nous le visitions, en 1880, avec un grand archéologue, avec Jules Quicherat pour guide. Hélas! hélas! nous avons encore dans notre oreille cette brave voix vigoureuse et nette, et nous nous souvenons de cette admirable leçon sur l'Architecture militaire dont nous essayerons de balbutier la doctrine, en y ajoutant le témoignage de quelques autres écrits, et surtout celui de nos vieux poèmes que Quicherat n'avait pas assez interrogés.

« Ce château, qui est là sous nos yeux, a-t-il été construit depuis longtemps? Comment? Par qui? Ressemble-t-il à celui ou à ceux qui l'ont précédé? Depuis quelle époque y a-t-il des châteaux? Qui a inventé, qui a perfectionné ce mode de défense? » Il est d'autant plus urgent de répondre à tant de questions accumulées, que tous nos chevaliers vivent en des châteaux de ce genre et que la chevalerie elle-même y est, pour ainsi dire, abritée. On ne la connaîtrait qu'imparfaitement, si l'on ne connaissait pas cette enceinte militaire, ces murs et ces tours où elle a si longtemps respiré et vécu.

Faisons un bond de plusieurs siècles, et remontons hardiment jusqu'à l'époque romaine. Pour mieux préciser, transportons-nous à la fin du m^e siècle, au commencement du iv^e.

L'immense Empire est encore plein de majesté; mais il y a déjà je ne sais quoi de menaçant dans l'air, et, sur toute la frontière, se pressent des races nouvelles qui demandent leur place au soleil. Rome, jusque-là, avait contenu ces poussées de peuples. Sur ces frontières mêmes, au débouché des grandes vallées, au passage des grands fleuves, les Empereurs avaient créé d'énormes camps permanents, où deux légions pouvaient tenir et tenaient garnison. C'est ce qu'on appelait les *castra stativa*, et ils ont long-

¹ C'est ainsi que Renaud et ses frères accueillent Ogier et Turpin dans leur château de Montauban, et cet accueil était partout le même : Il vient à la porte, s'unt le pont avalé. — Quant Richars voit les contes, si les va saluer, — Et Renaus les corut bonement acolor : — « Mult faites que curtois que véoir nos venés. — Bien soiés vos venu, seignor,

temps suffi à la défense du vieux monde romain. On les peut aisément reconstruire dans son esprit, avec leur étendue immense, leur forme carrée, leur *prætorium*, leurs rues qui se coupaient à angle droit, leur *via principalis*, leur *via quintana*¹, leur *forum*. Le jour vint cependant où un système aussi ingénieux fut reconnu insuffisant. Si bien gardé que fût le passage, les Barbares le forcèrent, et il fallut songer à autre chose.

Ils reculaient, les Romains, ils reculaient, mais lentement. Pendant qu'ils se repliaient ainsi dans l'intérieur de la Gaule (que nous prendrons ici pour type), ils jetaient leurs yeux à gauche, à droite, partout. A l'entrée des défilés, aux gués des rivières, sur les hauteurs qu'ils rencontraient en chemin et qu'ils jugeaient propices à la protection du sol romain, et là même où il n'y avait pas de hauteurs, leurs ingénieurs rapportèrent à la hâte des terres dont ils firent de grossiers *aggeres*, défendus par un fossé et par un *vallum*. C'était tout, et ce n'était pas compliqué. A ces remparts en terre, qui étaient de proportions et de formes variées, ajoutez quelques logis fortifiés et peut-être une tour d'observation. TELS SONT LES PREMIERS CHATEAUX².

Comme ils ne coûtaient pas cher, on en bâtit partout. Au IV^e siècle, il y en avait déjà un très grand nombre dans notre Gaule de plus en plus envahie. Au V^e siècle, elle en était véritablement « hérissée ». Le mot est de Quicherat.

Malgré tout, les Barbares avançaient toujours. Ils n'avaient pas de châteaux, eux, et ne comprenaient pas ce mode de fortification ou de campement. En vrais sauvages qu'ils étaient, ils campaient dans les lieux bas, dans les prairies, dans les pâturages où leurs chevaux étaient au vert. S'il est vrai (comme nous le croyons) que notre civilisation leur doive quelques-uns de ses éléments les plus notables, à coup sûr ce n'est pas le château, qui est d'origine évidemment romaine.

en la fertè, etc. » (*Renaux de Montauban*, p. 311, v. 31-36.) == ¹ Cette *via quintana*, large de quinze mètres et où les soldats se livraient aux exercices militaires, a peut-être, suivant quelques érudits, donné son nom à la *quintaine* dont nous avons parlé plus haut. V. dans Rich, le plan d'un camp romain. (*Dictionnaire des antiquités romaines*, p. 121.). == ² Cf., avec cette doctrine de Quicherat, les cinq pages, si intelligentes, que M. de Caumont consacre au « système de défense chez les Romains », dans son *Abécédaire ou Rudiment d'Archéologie*, 3^e éd., pp. 376-380. Chaque proposition y est prouvée par des textes bien choisis et bien compris, auxquels nous renvoyons notre lecteur.

Plus ils avançaient, plus on bâtissait de châteaux, et l'on pourrait suivre les envahisseurs à la piste d'après les *castella* qu'on construisait à leur approche. Il y en eut d'abord dans les pays voisins des frontières; puis, on en vit en des provinces plus centrales et qui jadis se croyaient à l'abri; puis dans le cœur même du pays, et partout. Les peuples du moyen âge furent saisis de quelque étonnement à la vue de ces ruines étranges, et attribuèrent plus tard ces forteresses improvisées aux Sarrasins ou à César.

Ces petites résistances ne pouvaient rien contre la grande attaque germaine. Cailloux opposés à un torrent. Le torrent passa et la Gaule fut bourguignonne, gothe et franke. Les Franks, pour ne parler ici que de la Gaule mérovingienne, ne tinrent pas en estime ces *castella* qui n'avaient pas gêné leur marche. Les fortifications des villes les surprirent davantage, et ils ne dédaignèrent pas de les réparer; mais ces remblais de terre, juchés si haut, n'obtinrent que leur mépris. Les Gallo-Romains, qui avaient à se préserver de la violence et de la rapine des vainqueurs, ne montrèrent pas le même dédain, et il y en eut qui utilisèrent les anciens *castella* pour s'y mettre à l'abri, eux et leurs colons. Fortunat nous a laissé, en son style qui n'est pas toujours suffisamment précis, la description d'un de ces châteaux du vi^e siècle, avec son enceinte (qui renfermait la crête et une partie du versant de la montagne), avec ses palissades, ses fossés et ses trente tourelles que dominait, tout en haut, une grande tour à plusieurs étages dont le rez-de-chaussée servait d'oratoire et où la plate-forme était réservée aux machines de jet. En admettant qu'il n'y ait là aucune exagération poétique, il est certain que ce château de Fortunat est plus complet que les premiers *castella* romains. Même on pourrait croire que ces modifications ou perfectionnements n'ont pas été sans influence sur la formation du futur château féodal. Mais il nous est interdit d'aller plus loin dans cette voie: car tous ces châteaux gallo-romains n'eurent plus de raison d'être au vii^e siècle, et disparurent. Le vii^e siècle fut, à plus d'un point de vue, une époque de sécurité « relative ».

Les premiers carlovingiens sont des Tudesques, que tourmente le désir d'imiter Rome, et de l'imiter en tout. La force des choses le voulait, et on les vit adopter, purement et simplement,

le vieux système qui consistait à défendre les seules frontières de l'Empire. Deux peuples, remuants et dangereux, inquiétaient principalement Charlemagne, aux deux extrémités de ses États : les Gascons et les Saxons. On créa de nouveaux *castra stativa*, de vraies casernes fortifiées : le long de l'Oder, pour tenir les Saxons en échec ; le long de la Garonne, pour mâter les Gascons. Mais ce fut la dernière floraison de cette stratégie de l'ancien monde. Les événements se précipitent ; l'idée de l'autorité s'effondre ; la notion du centre s'efface ; le pouvoir s'émiette aux mains de plusieurs milliers de petits rois.

Voici la féodalité : le château va renaître.

Ces Ducs et Comtes qui se sont faits rois, ces hommes d'armes qui protègent autour d'eux des nichées de petits et de faibles, ces seigneurs (puisqu'il faut enfin les appeler par leur nom) sont violents, farouches, envahissants, et d'autant plus jaloux de leurs droits que ces droits sont moins établis. Ils sont menacés par leurs voisins, qu'ils menacent. Tout le monde se bat, ou va se battre. De même donc qu'on a inventé certain jour des armures de fer pour envelopper le corps du soldat et pour le préserver durant la bataille : de même on imagina alors, pour envelopper sa famille et la préserver durant la guerre, ces châteaux du ix^e siècle qui s'ÉLÈVENT PARTOUT A LA FOIS. C'est un des spectacles les plus curieux auxquels il nous soit donné d'assister dans l'histoire.

Le seigneur, après avoir inspecté les lieux, choisit souvent le même emplacement qu'avaient choisi, quatre siècles avant lui, les Romains effarés qui luttaient contre les Barbares. Rien n'est plus naturel, ni plus légitime : les Romains avaient généralement fait de bons choix, et c'était se montrer intelligent que de les adopter après eux. D'ailleurs on tirait parfois quelque parti des ruines qu'ils avaient laissées, et le sage doit profiter de tout.

Bref, on commençait la construction du château.

C'est ici qu'il faut renoncer à toutes les idées que des dessinateurs trop élégants et des romanciers peu instruits nous ont fait entrer dans l'esprit et qui triomphent encore aujourd'hui de quelques imaginations mal éclairées. Il ne faut s'attendre à rien de gracieux, ni même d'imposant. Ces premiers châteaux-là ne sont faits qu'avec de la boue et du bois. Pas de pierre.

La première opération de cette bâtisse naïve, c'est, presque partout, l'élévation de la *motte*. La motte, c'est une grosse agglomération de terres rapportées, qui va servir de base à ce fameux château. Là-dessus, on plante une grande maison de bois carrée, faite de charpente et de planches, aussi haute qu'on la peut construire, à trois ou quatre étages, avec un sous-sol en contre-bas, « qui est pratiqué dans l'épaisseur de la motte » et « où se trouve ordinairement un puits. » Ce puits est la condition nécessaire d'une longue et efficace résistance. Avec de l'eau, nos gens sont imprenables; sans eau, perdus.

Cette maison de bois, considérez-la bien, perchée sur sa motte, et faites-la entrer pour toujours dans votre regard. C'est le noyau

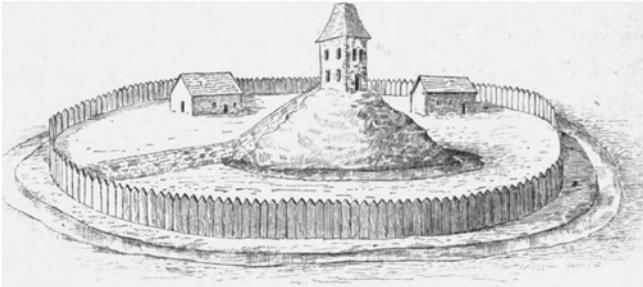


Fig. 77. Une motte-type, avec enceinte en palissades de bois.
D'après le dessin de M. Caumont (*Abécédaire d'archéologie, Architecture militaire*, p. 393).

de tous les châteaux du moyen âge; c'est le séjour du *dominus*, le *domnio*, le donjon.

Mais le bois, cela brûle. Comment préserver du feu ce donjon primitif? Par des moyens également primitifs. Sur la plate-forme, en haut, on étend des peaux de bêtes récemment écorchées. Expédient de sauvages.

N'y a-t-il pas cependant, autour de notre château, comme dans le *castellum* antique, quelques travaux avancés, quelques fortifications extérieures? Si vraiment, et ces fortifications seront d'autant plus puissantes que le seigneur sera plus riche. Il en est qui ne peuvent se donner le luxe, au-dessus de leurs fossés, que de pauvres remblais de terre, d'une haie vive, ou d'un grossier palissage en branchages entrelacés. Ces châteaux s'appelleront « la Haye » et « le Plessis », comme tant d'autres se nomment « la Motte ». Mais nous



« Pour remembrer des ancessura — Les dix e les faiz e les murs. » Composition d'Édouard Zier.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XII.	
LA VIE DOMESTIQUE DU CHEVALIER : La journée d'un baron à la fin du douzième siècle. — I. Quatre heures du matin. L'aurore. Vue cavalière du château. — II. Cinq heures du matin. Les dehors du château.	451
CHAPITRE XIII.	
LA VIE DOMESTIQUE DU CHEVALIER : La journée d'un baron à la fin du douzième siècle. — Six heures du matin. Le lever, la prière.	531
CHAPITRE XIV.	
LA VIE DOMESTIQUE DU CHEVALIER : La journée d'un baron à la fin du douzième siècle. — Avant le dîner. La matinée.	553
CHAPITRE XV.	
LA VIE DOMESTIQUE DU CHEVALIER : La journée d'un baron à la fin du douzième siècle. — Midi. Le dîner.	599
CHAPITRE XVI.	
LA VIE DOMESTIQUE DU CHEVALIER : La journée d'un baron à la fin du douzième siècle. — Après le repas. La dernière heure du jour.	651
CHAPITRE XVII.	
LA VIE MILITAIRE DU CHEVALIER : I. Avant la guerre.	673
CHAPITRE XVIII.	
LA VIE MILITAIRE DU CHEVALIER : II. La guerre. Une campagne de six mois.	705
CHAPITRE XIX.	
LA MORT DU CHEVALIER.	767
CHAPITRE XX ET DERNIER.	
CONCLUSION.	783
INDEX.	785
TABLE GÉNÉRALE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.	787